

A N N A L E S  
**BRETAGNE**  
PAYS DE L'OUEST

## **Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest**

Anjou. Maine. Poitou-Charente. Touraine

**120-1 | 2013**

**Varia**

---

### Église, cimetière et paroissiens (Éditions Errance, Paris, 2012)

**Jean-Claude Meuret**

---



#### **Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2578>

DOI : 10.4000/abpo.2578

ISBN : 978-2-7535-2782-9

ISSN : 2108-6443

#### **Éditeur**

Presses universitaires de Rennes

#### **Édition imprimée**

Date de publication : 30 mars 2013

Pagination : 183-186

ISBN : 978-2-7535-2780-5

ISSN : 0399-0826

#### **Référence électronique**

Jean-Claude Meuret, « Église, cimetière et paroissiens (Éditions Errance, Paris, 2012) », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 120-1 | 2013, mis en ligne le 30 mars 2013, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2578>

---

## Comptes rendus

COLLETER, Rozenn, LE BOULANGER, Françoise, PICHOT, Daniel, *Église, cimetière et paroissiens. Bréal-sous-Vitré (Ille-et-Vilaine) (VI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Éditions Errance, 2012, 279 p., 64 fig.

Au début de 2003, une équipe de l'INRAP a été amenée à fouiller une parcelle de 250 m<sup>2</sup>, nommée le « petit cimetière », proche de l'église paroissiale de Bréal-sous-Vitré. Bien que peu étendue, l'opération s'est révélée fructueuse, voire innovante. En effet, si F. Le Boulanger, responsable de la fouille et coutumière d'interventions sur des sites médiévaux, funéraires en particulier, recourt logiquement à R. Colleter, anthropologue à l'INRAP pour l'étude des restes osseux, elle propose aussi à D. Pichot, professeur d'Histoire médiévale à Rennes 2 de s'associer à la publication. La démarche est suffisamment rare pour être soulignée tant le fossé s'est creusé depuis le XIX<sup>e</sup> s. entre archéologues d'une part et historiens de l'autre, les uns se spécialisant de plus en plus et parfois à l'excès, par champ, période ou région d'étude, les autres ignorant de plus en plus que l'histoire se construit non seulement à partir des sources écrites, mais aussi, et pour de nombreux domaines, à partir des données matérielles. Ainsi, était saisie l'occasion de confronter des données archéologiques de terrain précises à la lecture historique des sources écrites médiévales, pour la plupart contenues dans le cartulaire de Saint-Serge et Saint-Bach d'Angers. Mais au-delà s'offrait la perspective de replacer une fouille de faible étendue dans les problématiques plus larges et très actuelles de la genèse de la paroisse et du village, au Moyen Âge central. Il s'agit donc bien d'un ouvrage écrit à trois mains et qui n'élude en rien les difficultés inhérentes à l'exercice. Il a été publié chez Errance, premier éditeur en France spécialisé en archéologie et qui sait prendre réellement en compte les besoins propres à l'archéologie. On doit à ce propos souligner la place et la qualité des 64 figures – plans, cartes, relevés, photos – toutes bien lisibles, intégrées au discours et non reléguées au rang secondaire d'illustrations. Se refusant à simplement juxtaposer leurs contributions, les auteurs ont retenu un plan chronologique en trois points : le premier Moyen Âge (VI<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle) vu à partir de l'ensemble funéraire, le Moyen Âge central qui voit le développement d'un pôle religieux par l'abbaye de Saint-Serge, et la phase XII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle au cours de laquelle s'épanouit la paroisse.

La première partie développe d'abord la typologie des tombes fondée sur l'étude d'un sarcophage de calcaire coquillier et de 46 coffres de plaques de schiste (64 découverts). Coffres « monoplaces », à l'exception d'un exemplaire double, mais cloisonné, tous destinés à des adultes si l'on excepte celui d'un enfant, ils étaient souvent installés par paires dans une fosse. Les corps se sont en majorité décomposés en espace non colmaté, quelques-uns conservant des indices de l'existence de linéals ou de vêtements. On relève aussi 11 cas de réductions d'inhumations antérieures. Les sept datations <sup>14</sup>C réalisées sur les squelettes contenus dans ces coffres livrent une fourchette allant du milieu VI<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle : cinq se placent entre VI<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècle mais deux aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup>, preuve que cette pratique s'est perpétuée plus longtemps qu'on ne le dit parfois. Si un seul sarcophage de calcaire coquillier a été fouillé, d'ailleurs remployé comme ossuaire, d'autres ont été utilisés comme le

prouvent les fragments épars trouvés en fouille, sans compter ceux qui ont été réemployés dans les murs de l'église romane. Cette même période a livré une quinzaine de sépultures en fosse, souvent au-dessus de coffres, mais la fouille a bien montré que les trois usages – coffre, sarcophage et fosse – coexistent à la fin de la période. Parmi les pratiques funéraires observées, on retiendra l'existence de regroupements de tombes, qui suggèrent l'existence de groupes familiaux ou sociaux, la probabilité d'une signalisation des tombes au-dessus du sol car les tombes ne se chevauchent pas, et l'existence de rares vestiges brisés d'inscriptions funéraires sur schiste, plus rares que dans les nécropoles fouillées au sud-est du département. La grande nouveauté pour cette période tient dans l'annonce de l'existence probable d'une chapelle funéraire à fondements de pierre. Les auteurs la déduisent d'un fragment de base de mur long de 2,40 m, de la disposition des tombes appuyées contre celui-ci et d'un petit solin de 0,70 m qu'ils interprètent comme un élément de base d'autel. C'est avec prudence, en raison de la minceur des indices, que les auteurs concluent à l'existence d'un édifice d'environ 100 m<sup>2</sup>, en faisant le parallèle avec les chapelles de cette époque fouillées à Hordain (Nord) et Saint-Symphorien-de-Paule (Côtes-d'Armor). De l'étude anthropologique, on retiendra la quasi-absence de jeunes enfants et la difficulté à mettre en évidence l'existence d'éventuels groupes familiaux à partir des caractères discrets. Enfin, est abordé le contexte géo-politique de Bréal à cette époque, un secteur stratégique qui voit avancer puis refluer la frontière de la Bretagne, et s'installer des abbayes proches du pouvoir royal comme Prüm et Saint-Denis.

Le second chapitre aborde la naissance et les débuts du prieuré de Bréal aux <sup>x</sup><sup>e</sup> et <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècles. Il consiste d'abord en une analyse serrée du dossier archivistique de Bréal, particulièrement à partir de chartes du cartulaire de Saint-Serge et Saint-Bach. Étude historique, certes, mais toujours confrontée aux données de terrain. C'est dans les années 1030-1040, à l'occasion d'un procès entre Saint-Serge et Saint-Jouin-de-Marnes, à propos de l'obédience du Pertre, qu'il est fait mention d'une *capella* de Bréal, ce que les auteurs rapprochent de la possible chapelle funéraire trouvée en fouille. Peu après, les textes font état d'une transformation de celle-ci en prieuré ou obédience. Or, l'observation du bâti de l'actuelle église de Bréal montre que celle-ci commença justement d'être édifiée en cette période. La chapelle du premier Moyen Âge est alors arasée; au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, un bâtiment de pierre sera construit près de son emplacement, peut-être une dépendance du nouveau prieuré et de la nouvelle église. Au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, les moines constituent et étoffent leur temporel à partir de dons en terres ou d'achats consentis par les familles seigneuriales locales; l'acquisition du domaine de Rallée en Erbrée en est un exemple et démontre que le territoire de ce temporel ne coïncide pas forcément avec celui du spirituel. C'est sur ce domaine foncier que s'appuiera la puissance du prieuré de Saint-Serge et sa domination sur la paroisse. D. Pichot connaît très bien les sources écrites de la région, et cela lui permet de resituer la genèse du prieuré de Bréal dans le contexte géo-politique régional. La frontière entre Bretagne et Maine est alors en cours de fixation, et bien loin d'être une ligne étanche et militaire, elle apparaît comme un champ de confrontations de pouvoir subtiles et feutrées entre les seigneuries châtelaines de Laval et de Vitré, *via* leurs vassaux comme les Taillis, ou les prieurés des grandes abbayes comme Saint-Serge ou Marmoutier.

Le dernier chapitre s'attache à l'étude de la genèse de la paroisse et à son épanouissement du <sup>xii</sup><sup>e</sup> au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle. Il s'inscrit dans le cadre d'une problématique nationale posée depuis moins de dix ans par des médiévistes qui renouvelle fortement la vision traditionnelle du réseau paroissial et qui débouche déjà sur de féconds débats et perspectives. C'est de 1108 que date la première mention de l'*ecclesia* de Bréal. On s'accorde – avec prudence – pour admettre que l'emploi d'un

tel terme – garanti ici par une autorité religieuse, Marbode, l'évêque de Rennes – vaut reconnaissance de l'existence d'une paroisse. Or, à ce tournant des <sup>x<sup>i</sup></sup> et <sup>xii<sup>e</sup></sup> siècles, correspond l'apogée du mouvement de création de paroisses. Réforme majeure à la fois religieuse et territoriale, qui voit se constituer ces communautés humaines de base, groupées autour d'églises, souvent de cimetières et dotées de territoires délimités de plus en plus précisément. L'enjeu relève du spirituel, certes, mais il est tout autant laïc, terrestre, spatial, et concerne autant les détenteurs de pouvoir laïcs que religieux. Époque de tâtonnements institutionnels oblige, on ne sait pas exactement si, dans le cadre d'une obédience comme Bréal, la desserte du culte paroissial était assurée par un prêtre séculier ou par les moines eux-mêmes. Tout amène à penser cependant que la dernière pratique eut souvent cours car elle assurait à la fois les rentrées de dîmes et autres droits, mais aussi le pouvoir et le prestige. C'était le cas au <sup>xv<sup>e</sup></sup> siècle, époque où les paroisses du secteur telles Bréal, Brielles, Montreuil, Taillis et Gennes, étaient à la présentation directe de l'abbé de Saint-Serge. À Bréal, c'est visiblement à partir de l'érection de la paroisse que se développèrent rapidement les travaux de construction de l'église. Celle-ci conserve aujourd'hui encore l'emprise et les volumes de cette époque, très représentatifs des programmes ecclésiaux des <sup>x<sup>i</sup></sup>-<sup>xii<sup>e</sup></sup> siècles. L'étude en présente le plan et le phasage détaillés à partir des travaux de Anne Lunven : d'abord un chœur pour les moines, vite modifié et étendu, puis une nef elle aussi remaniée, et enfin une façade ouest plus monumentale. Autour a dû se mettre en place un grand enclos cimiterial de près de un ha, discernable sur le cadastre ancien et dans lequel se trouvaient église, sépultures – y compris sans doute celles du « petit cimetière » –, prieuré et dépendances. La fouille n'a pas abordé l'actuel cimetière péri-ecclésial, mais le petit « petit cimetière » fouillé en 2003 montre une reprise des inhumations à partir du <sup>xiv<sup>e</sup></sup> siècle ; elle peut correspondre au gonflement du cimetière autour de l'église aux <sup>xii<sup>e</sup></sup> et <sup>xiii<sup>e</sup></sup> siècles. Plus tard, la rétractation de ce dernier autour du sanctuaire amène l'abandon de la zone du « petit cimetière ». La fouille et les textes ont montré qu'on y fond deux cloches en 1764, et enfin, avant la création du cadastre, l'ouverture d'une route le sépare définitivement de l'enclos principal. Pour cette phase qui commence au <sup>xiii<sup>e</sup></sup> siècle, sont ensuite détaillées les données de la fouille. 78 individus étaient conservés dont la moitié a pu être étudiée. La plupart étaient inhumés dans des fosses de forme ovale, la moitié en pleine terre dans des lincoils, pratique dominante au Moyen Âge classique. C'est plus tard que semble apparaître l'inhumation en cercueil, représentée seulement dans 16 % des cas. R. Colleter expose le détail de son analyse anthropologique, très poussée, complexe pour les non spécialistes, mais nécessaire pour une telle publication. Elle consiste, entre autres, en une étude comparative des données de Bréal avec quatre autres cimetières contemporains du Finistère, du nord Cotentin, d'Aquitaine et du Somerset. On en retiendra la conclusion principale qui tient dans l'existence à Bréal d'un groupe humain qualifié de fondateur, peut-être des défricheurs, qui perpétua des pratiques endogames. Le chapitre se conclut par une évaluation de la paroisse et de son territoire. C'est dans cette période que se constituent et se développent la plupart des « bourgs » que nous connaissons encore aujourd'hui, même s'ils ne sont que le centre d'un « village éclaté » pour reprendre le titre d'un ouvrage de D. Pichot. Celui de Bréal s'est constitué sur une route ancienne menant de Laval à Rennes. L'examen du parcellaire du bourg sur le cadastre du <sup>xix<sup>e</sup></sup> siècle semble bien révéler le rôle polarisateur qu'ont tenu l'église paroissiale, le cimetière et le prieuré. Quant au territoire de la paroisse, son étude menée à partir de plusieurs sources écrites ou planimétriques, aboutit à la conclusion d'une genèse longue et complexe mêlant données religieuses, seigneuriales, économiques, sociales... Parmi les témoins les plus visibles de cette incessante évolution, les landes paraissent avoir tenu une place majeure.

La publication organisée autour de Bréal à partir et autour d'une fouille préventive d'étendue somme toute restreinte, pouvait paraître une gageure. Les choix faits pour sa rédaction par R. Colleter, F. Le Boulanger et D. Pichot, tant pour la forme que pour le fond, leur ont permis de contourner les difficultés. Le résultat matériel est une synthèse organisée de 166 pages, suivie d'un ensemble de dossiers de 116 pages comprenant sépultures, analyse anthropologique et sources écrites. Grâce à l'option de la pluridisciplinarité, en associant responsable d'opération archéologique, anthropologue et historien de l'écrit, il leur a été possible de multiplier les approches et les échelles, à la fois spatiales et temporelles. Par ailleurs, le choix simple mais adapté du cadre paroissial, les a naturellement amenés à aborder nombre de problématiques majeures et actuelles qui gravitent autour du cimetière, de la genèse paroissiale, du bourg, de la seigneurie, de l'économie agraire, voire de la frontière et de la géo-politique au Moyen Âge central. En d'autres termes ils ont su replacer l'archéologie au cœur de la recherche historique et on doit leur en savoir gré.

Jean-Claude MEURET

MAGNUSDOTTIR, Asdis Rosa, TÊTREL, Hélène (éd.), *Histoire des Breagnes 3 : La Petite Saga de Tristan et autres sagas islandaises inspirées de la matière de Bretagne*, CRBC-UBO, 2012, 146 p.

Les deux précédents volumes de la série « Histoires des Breagnes » publiée par le Centre de Recherche Bretonne et Celtique sont parus successivement en 2010 et 2011. Ils rassemblent les textes des communications présentées au cours de journées d'études interdisciplinaires tenues à l'Université de Bretagne Occidentale avec l'aide logistique et financière de la Maison des Sciences de l'Homme en Bretagne. Animés par nos collègues brestois Hélène Bouget, Jean-Christophe Cassard, Amaury Chauou, Magali Coumert et Hélène Tétrel, les travaux de ces rencontres ont le notable intérêt de croiser les points de vue des spécialistes du Moyen Âge (historiens, littéraires, celtisants et linguistes) et les perspectives des ethnologues et des historiens de l'art sur la « matière de Bretagne », sa réception et sa diffusion. Le premier volume, sous la direction de Magali Coumert et Hélène Tétrel porte sur les *Mythes fondateurs* ; le second, dirigé par Hélène Bouget et Magali Coumert est consacré aux *Itinéraires et confins*. Voici un troisième volume qui propose des traductions inédites en français de quatre « sagas de chevaliers » (*Riddarasögur*) composées en Islande au XIV<sup>e</sup> siècle. Cette littérature de divertissement, « hybride et originale », qui semble avoir été extrêmement populaire tire une partie de son inspiration de la « matière de Bretagne », mais elle est également influencée par la matière du Nord, les contes populaires et les récits européens.

Avec le soutien du *Icelandic Literatur Fund (Bóktamenntasjóður)*, Asdis R. Magnúsdóttir, professeur à l'Université d'Islande, spécialiste de littératures française et islandaise du Moyen Âge comparées, et Hélène Tétrel, maître de conférences en langue et littérature médiévales à l'Université de Bretagne Occidentale, dont les travaux portent sur la littérature du domaine français exportée en Scandinavie médiévale présentent ici aux lecteurs francophones quatre textes méconnus. Ces sagas « Saga de Tristram et Isodd », « Saga de Samson le beau », « Saga de Vilmundur vatout-seul » et « Saga d'Ali-à-la-tache » attestent de la vitalité littéraire exceptionnelle de l'Islande à la fin du Moyen Âge. Elles ont pourtant été longtemps dévalorisées par les chercheurs trop enclins à établir une distinction artificielle entre les sagas